

# RETOUR

## à la Terre

Judith Messier

Cette maison, je la regarde avec haine. Pourtant, elle est belle, ancienne, de nobles proportions, avec sa façade et sa galerie blanches, son toit rouge en pente douce. A l'intérieur, les pièces sont vastes, les plafonds hauts aux poutres apparentes, les portes trapues à belle patine. Mais peut-on appeler patine ces trois couches de peinture lépreuses, écaillées par étapes, bleu et vert dessous, blanc sale sur le dessus?

La cuisine occupe la moitié de la maison. Les armoires ont été transportées d'une autre maison maintenant démolie. Le foyer, tout neuf, incongru au centre de cette pièce, essaie vainement de rejoindre dans le temps les autres morceaux de ce puzzle. Incongru et inachevé, puisqu'il lui manque toutes ses pierres que nous devons poser nous-mêmes. Une table et des chaises de la même époque que la maison, usées, un peu crasseuses, si authentiques! Des fenêtres habillées de dentelle complètent le décor, aussi vide et fané qu'un décor de théâtre abandonné après la dernière représentation.

A travers les ajours des rideaux, je regarde la rivière. Cette rivière glauque et presque immuable. Verte, salie et usée elle aussi, charriant des flots de glace gris, ronds, épars. Entre la maison et elle, une pente abrupte couverte d'épaisses broussailles. Nous avons fait déménager la maison de son rang éloigné jusqu'à cet endroit, choisi pour le voisinage de l'eau et l'isolement: cette berge touffue empêchait la construction d'un quelconque bungalow moderne. Cette solitude avait été voulue, désirée, ce cadre ancien devait être décapé, retapé; le terrain autour de la maison transformé en jardin avec arbres, légumes et fleurs: un paradis retrouvé et recréé. Oh! comme je déteste cette maison!

Dans la chambre à côté, un enfant dans un berceau. Il ne pleure pas, il gazouille de temps en temps. Je lui parle comme à la chatte et il esquisse un sourire aussi imperceptible que le sien. Deux présences silencieuses.

Et les journées qui n'en finissent plus d'être grises. Et le printemps qui n'en finit plus de commencer. Avec le vent, la pluie, les bourgeons tristes, du même gris-vert que la rivière. Oh! pourquoi suis-je ici, et si seule!

Un an déjà. Quel enthousiasme quand Louis et moi avons découvert la maison, fraîchement transportée. De semaine en semaine, nous allions lui rendre visite, surveiller les transformations: "Tiens, un poteau de galerie neuf! Tiens, elle est repeinte en blanc!" Et jusqu'à cette touche finale, ce rouge sur le toit, brillant au soleil. Tout nous émerveillait! Qu'elle était pimpante! Oui, nous allions décapier ceci et vernir cela, isoler le grenier, poser des tuiles au plancher, des pierres au foyer et peindre partout. Et

vivre si heureux dans cette campagne, en face de la rivière de mon enfance. Et, croyions-nous, notre enfant grandirait tellement mieux là qu'à la ville, loin du bruit et de la saleté. Tous ces espoirs aboutissant à la solitude et à l'ennui.

Je me surprends à rêver de New-York, à ce restaurant chinois de la Bowery, rue où les parcomètres servent d'appui aux clochards soûls. Des dizaines de personnes font la queue, entassées dans le vestibule ou coincées dans la porte. Le maître d'hôtel ressemble à un racoleur de Shanghai, revu et corrigé par un cinéaste américain; il distribue des cartons aux nouveaux arrivants, en écrasant les pieds de tout le monde, il crie des numéros et place les gens au petit bonheur. Nous mangeons à la table d'une respectable famille juive en mal d'exotisme, toute heureuse de trouver deux "Françaises" en face d'elle. Les plats circulent sur d'immenses plateaux tenus à bout de bras par les serveurs tanguant dans la cohue. Ceux-ci annoncent le nom des mets en chinois; les clients les interpellent et choisissent en humant. Tout va si vite, pas question de demander quoi que ce soit, on choisit ce qui passe sous son nez, au hasard, à l'odeur, à la couleur, au son si on trouve le nom joli. On empile les soucoupes de différentes grandeurs et pour faire l'addition, on compte les plats. Pour desservir, les garçons replient les coins de la nappe en plastique, font un noeud et emportent le contenu. On est loin du service à la française. . . .

Je rêve. . . Je rêve d'une rue au Mexique. Un marché plein d'odeurs de viande et de poisson. Les pyramides de fruits, les amoncellements de légumes, et même les fleurs. Les kiosques à tortillas, les piments forts que l'on mâche les larmes aux yeux, sous le regard narquois des jolies filles. Le "café con leche" bu sur une place à Vera Cruz, blanche entre ses arcades, dans la cacophonie de trois orchestres de cuivres. Les mendiants, les cireurs de chaussures, les vendeurs de tout acabit. Vera Cruz, si mexicaine et si étrangère. Un des importants ports d'Amérique du Sud, au nom aussi évocateur que Valparaiso. Je me sentais au bout du monde, au bord du Golfe du Mexique. Aussi éloignée de Montréal que Tombouctou. Je rêve de ce faux bout du monde, assise à ma fenêtre, en face de la rivière.

L'eau de la rivière coule et ce n'est pas la mer. Ici le désespoir est désert, et ce n'est pas de sable.

Je rêve. . . Cet or mat du pin poli: un film italien. Lumière dorée, son chaud et feutré des voix, éclats et violence luxueuse. Je deviens tableaux, bijoux, couleurs, chatoiements. Je regarde ce rustique, ce style fermette, ces meubles carrés. La chaleur tangible, la pourriture, la puanteur, le faste trouble, les regards dévastés, tout me manque dans cette mai-

son, en face de cet homme taciturne et lointain qui, tous les jours, part de l'autre côté du miroir, de l'autre côté de la vie.

Le soir, il lit. Il cuisine longuement, il mange très vite, et il lit. Je rêve. . . Je rêve de cette maison peuplée de fantômes où un souffle inconnu déplaçait les objets, où les pas sur la neige s'arrêtaient au beau milieu de nulle part, où le chien hurlait après personne. Nous mangions de la polenta, c'était presque l'Italie. Les lits étaient grinçants, les murs changeants, l'air habité. Les fleurs mentaient, les arbres simulaient, les mains frôlaient. Des voix douces s'insinuaient dans la peau.

Je jouis de ces voix avec cet homme qui me fait l'amour en silence. Tous les soirs, son sexe pénètre dans mon sexe jusqu'à mon cœur. Il s'installe au fond de moi et bouge à peine. Les muscles de mon ventre le happe, l'avale. Il jouit sans un mot et recommence. Je crie pour deux. Je sens son sperme se répandre, se frayer un chemin dans mes entrailles jusqu'à ma bouche. Je crie pour deux. Son regard vert comme la rivière se colle au fond de mes yeux: je chavire. Où sont ses mains, où est sa bouche, que fait-il de ses pieds? Seul, ce pal me raidit tout entière, je flotte au-dessus du lit, au-dessus de moi-même. Ce silence raide, dur, me possède, un cri immonde sourd de mes entrailles. Je jouis, je crie pour deux.

Je rêve. . . Je rêve de cet homme qui me lèche le sexe jusqu'à la supplication. Il boit, et contourne, et reboit, interminable. Il entre en moi doucement, et se retire, et revient, comme une marée. Quand enfin il jouit, je ne suis plus là, je chevauche déjà d'autres nuages.

Le matin, le silencieux, l'homme de ce moment, part. L'enfant, serré contre mon flanc, ronronne, repu. La chatte à mes pieds, s'étire, s'étale. Le soleil, entre les rideaux, hésite. Le désespoir, douillet, s'installe, entre les livres et les chansons, la chaleur du foyer et le vent printanier.

Je lis, je couds, j'écoute de la musique. Plusieurs occupations ordinaires. Souvent, je regarde par la fenêtre, à travers les barreaux de ma prison, la rivière. Elle m'attire et me rebute, grise sous le ciel gris. Aujourd'hui, un pâle soleil trébuché sur l'eau.

Je vais vers l'enfant, il me regarde, sérieux. Je le prends dans mes bras. La chatte, tout près, entrouvre ses yeux verts et les referme aussitôt. Elle ne bouge pas, elle sait. J'ouvre la porte, l'enfant dans les bras. Je longe la maison, imagine en passant les fleurs que nous aurions pu planter, leurs rouges et leurs roses absents dans l'air. Je traverse la grand-route déserte. Je m'enfonce dans les taillis. L'enfant s'égratigne et pleure. Je piétine dans la boue, ma robe se déchire. Je

vole pourtant, animée d'une force étrange, je vais vers la rivière: elle m'attend . . . Je vais rejoindre le vrai silence.

---

**LIFT****Push**

*Judith Messier*

Couchée sur le lit, elle avance dans la nuit comme en chaloupe, dans le sens du courant. Elle regarde défiler les gares inconnues, toutes semblables. Le store relevé, car elle ne peut supporter l'obscurité complète dans cette pièce minuscule. Des hommes, sur les quais, la voient là, étendue sur le dos, presque offerte. Leurs regards fouillent l'espace clos. Elle, elle se croit à l'abri dans la pénombre.

Elle avance dans la nuit, le corps envahi d'un trouble physique, une vague sensation dans ses membres, causée par le mouvement du train. Des secousses rythmiques, un ballonnement scandé. Erotisme confus attaché à la notion même de wagon-lit. Comme dans les romans d'amour démodés, l'espoir d'un bel étranger qui entrerait, la prendrait dans ses bras et l'aimerait. Elle a seize ans.

Le train roule. C'est la nuit. Elle a seize ans. C'est la première fois qu'elle part seule pour une ville inconnue: Stratford, Ontario. Ses parents l'y envoient sous prétexte de perfectionner son anglais. En réalité, c'est pour qu'elle oublie son premier amant. Le premier qui lui a dit qu'elle était belle. Le premier qui a osé mettre sa main dans sa culotte et la faire jouir. Elle ne s'est pas crue amoureuse, pas comme dans les romans. Elle ne l'oubliera pas. Elle n'oubliera pas ce raz de marée, l'orgasme, le premier.

Voilà comment elle s'est retrouvée seule, couchée dans un train, avec au ventre une envie d'homme. Et une autre envie, plus prosaïque et plus facile à satisfaire. La toilette est sous le lit.

Trouver le commutateur. Baisser le store. Trouver le bouton pour remonter le lit. Lift and push. Elle lève, elle pousse, rien ne bouge. Elle recommence. Toujours rien. Elle s'impatiente. Tire, titille, enfonce. Donne des coups de pieds. Rien à faire. Elle s'assied sur le lit, prête à pleurer d'énervement. Réfléchir, se calmer. Ne pas se laisser dominer par l'inertie des choses. Respirer, penser à autre chose. Elle ouvre un livre, essaie de s'intéresser à une histoire. Mais la nécessité. . .

Elle se relève. Lift and push. Rien. Rien. Rien. Ce n'est pas possible. Pas une minute, elle ne pense à la possibilité de toilettes dans le couloir. Prisonnière de cette chambre, de sa timidité, de son angoisse. Tant pis, elle n'ira pas aux toilettes. Elle aura mal, elle tombera malade. On alertera ses parents. Elle n'ira pas chez ces étrangers, elle retournera chez elle.

Exagérer, dramatiser, imaginer le pire, pour ensuite retomber sur ses pattes et regarder la situation en face. Une habitude de Julie. Elle avise le lavabo. Six pouces sur dix, l'air pas très solide. Rien pour se hisser. Essayons quand même. Un pied sur le lit, l'autre sur la poignée de porte, les deux mains de chaque côté du lavabo. Vite se soulager avant que tout s'écroule. Ouf! Voilà! Elle libère prudemment une main pour saisir un papier-mouchoir. Perd l'équilibre

et se retrouve à genoux sur le plancher avec une douleur à la tête après avoir heurté le lit. Puis fou rir. Qui dure. Quel plaisir d'être seule et de pouvoir faire des bêtises sans risquer d'être grondée!

Tout à coup, la vie paraît plus simple. Après tout, ces inconnus qui attendent son arrivée seront peut-être charmants. Chère Julie! En a-t-elle accumulé dans sa courte vie des ces petits embêtements déguisés en catastrophe!

Le lendemain matin, elle poussa le bouton et le lit remonta doucement.

---

*Judith Messier écrit depuis deux ans. "Retour à la terre" est son premier texte. "Lift and Push" est le prologue d'un roman en chantier. Titre provisoire: Des silences pour violon.*

---

## LIVIER

*Anne Ancrenat*

Un camion de Coke passe devant l'hôtel. L'air bouge un peu.

Attends-moi, j'arrive. Une histoire. . .  
des oiseaux de Percé à dessiner.

Drôle d'histoire.

Quand un chien rencontre un dragon. Le chien fidèle pris au piège de l'infidélité devant le gardien ailé et intraitable.

Moi, l'horoscope chinois, vous savez. Toutes dents dehors, j'y vois rouge.

Noeud solide et délicat, un enfant plante le blé partout où il passe.

Les chemins sinueux traversent les oliveraies. Ils le nommeront Olivier, oui, pourquoi pas.

L'éclat du soleil bouleverse l'apparente tranquillité du glacier.

Quelques années après tu feras ce rêve, exactement le même.

Le présent de l'autre frôle, agite, te fait comme poisson dans l'eau.

Je disparaissais dans ma grotte toute verte de gris, cachée derrière l'argile masque de beauté craquelé, les enfants se marrent, pyjamas, je dors de plaisir, je regarde l'ouverture phosphorescente, où es-tu ce matin là? Souvent je rêve tout haut l'amitié parfaite.

Comme un désert rouge devant la mer. Tous les récits de la Bible dedans. Tu craches le feu, je cours, tu voles, je cours, je crache le feu et j'entends encore tes mains me dire

quelque part dans ce pays aux étendues éteintes, CHALDEE entre le Tigre et l'Euphrate.

Du changement. du changement. Au bout de 4000 journées. Affamée.

Le ventre vide. Femme de solitude et qui rit doucement hébétée.

Personne n'attend plus le signe de ses mains qui saignent. Au creux de la fenêtre, tous les autres passent désertiques, sans un mot.

Personne n'attend plus le signe de ses mains qui saignent quand pleure l'enfant.

Au creux de la fenêtre, il passe sans un regard. Des mois s'accumulent entre elle et lui et se recroquevillent arbres et saisons, sans qu'il n'ait pu articuler un seul mot.

Il semblerait que leur enfant soit mort de tristesse entre eux.

Devant l'hôtel. L'air bouge un peu. Bip. Bip.

Déclat. Lampe bleue. Quand tu parles, ce n'est pas clair.

Patience. Le courant passe. Positif. Négatif. Trop d'interférences?

Rires. Je n'entends plus le silence, plus rien, plus rien, stabiliser le bruit. J'entre en coup de vent dans un supermarché bien climatisé, je cherche entourée de l'insipide musique, un kilo de sucre, une tablette de chocolat.

Un enfant plante le blé partout où il passe. Sur son corps les traces épaisses de pneus d'hiver.